



L'OURS, DESTRUCTEUR DE L'ORIGNAL

par HARRY BERNARD

Que l'ours de nos forêts s'attaque à l'orignal, le dévore et contribue à la destruction graduelle de l'espèce, la preuve est faite depuis longtemps. J'ai raconté dans quelles circonstances j'ai pu voir l'épilogue d'un drame qui avait coûté la vie à un orignal d'environ deux ans, pouvant peser six-cents livres. Comme me l'expliqua alors le guide Edouard Lemieux, l'ours, un mâle puissant, fond sur l'orignal quand il est à demi submergé au bord d'un lac, à la recherche des plantes aquatiques dont il se nourrit. Il l'égorge de ses crocs, l'éventre de ses griffes, le traîne ensuite sur la berge pour le manger à loisir.

Il festoiera ainsi pendant des jours, sans que le rebute la lente putréfaction de sa victime. Il aime la viande avancée, le poisson à demi pourri. Il est d'ailleurs pourvu d'un estomac formidable, qui lui permet de digérer avec une égale facilité les fourmis qu'il découvre dans les souches rongées par les intempéries, les baies des sous-bois, les petits quadrupèdes qui lui tombent sous la patte, aussi bien que la graisse et la mélasse volées dans un camp, le cochon attrapé derrière les bâtiments d'un colon, la charogne dont il se délecte. Il est l'animal le plus omnivore de notre faune.

Il pleuvait à boire debout quand nous aperçûmes notre squelette d'orignal, ce qui nous priva d'une photographie d'un extrême intérêt. Pendant une heure au moins, le guide ne cessa de pester contre les ours destructeurs de gibier.

BLENDÉ
DISTILLÉ À
MONTREAL
FONDÉE EN
1695

GIN de KUYPER

LA VRAIE SAVEUR DE HOLLANDE

RECETTE ORIGINALE DE LA "PONCE"

Le jus d'un citron
Une petite pincée de muscade
Sucre au goût
De l'eau bien chaude
Deux doigts de Gin de Kuyper



—Personne, disait-il, ne s'occupe de les pourchasser en forêt, ni les Indiens ni les blancs, parce qu'ils n'y trouvent aucun profit. Les sauvages en tuent un de temps à autre, s'il est à portée de carabine, et ils le mangent. Les blancs, eux, ne sont pas friands de sa chair, assez coriace et grasse, dangereuse aussi, à cause d'une sorte de ver qui s'y trouve (la trichine), et qui peut donner des maladies. S'il y avait pour la destruction de l'ours une prime raisonnable, les gens des bois s'occuperaient de le chasser, et un plus grand nombre d'originiaux se rattraperaient chaque année.

—On tue pourtant les ours, on les prend au piège, autour des camps de bûcherons?

—On les tue pour s'en débarrasser, parce qu'ils viennent fouiller et manger dans les fosses à déchets, la nuit. Les chiens les sentent et jappent, les hommes se réveillent et sacrent, et c'est à qui abattra son ours pour avoir la paix. Mais personne ne prend le bois, de façon générale, pour faire la guerre aux ours. On y perdrait son temps et son argent, car les pièges et les armes ne s'achètent pas avec des prières.

Le guide raconta alors qu'il avait vu un ours, quelques années auparavant, s'attaquer à un orignal de quelques mois, en plein jour, sous le nez de sa mère. Il lui avait sauté dessus sans cérémonies, et sans plus se préoccuper de la femelle que si elle avait été à une lieue. Celle-ci défendit son petit pendant plus d'une heure, jusqu'à épuisement. A la fin, l'ours tua sa victime et l'emporta.

Notre voyage en canot se termina par notre arrivée à Sammaur, où se trouve l'un des principaux postes de la **Brown Corporation**, compagnie papetière, à quelque 70 milles au nord-ouest de La Tuque. Nous y passâmes la soirée à vernaciller, comme on dit, pour prendre vers minuit et demi le train attendu à minuit. A La Tuque, ville moderne et propre, nous avions l'air un peu sot avec notre bagage et nos barbes de huit jours près, et décidâmes de regagner le poste du Lac Brown, au nord de la Mattawin, puis celui du Lac des Chiennes, à vingt-six milles plus loin. La truite rouge

abonde au Lac Brown, la grise et la rouge aux Chiennes, et nous nous promettions de ne pas perdre notre temps. Comme nous n'avions plus d'auto, ayant renvoyé la nôtre aux Grandes Piles, au temps où nous comptions faire notre traversée en dix jours, nous nous mîmes à errer par les rues, en quête d'un moyen de transport.

Nous ne cherchâmes pas longtemps. L'un de nous repéra un énorme camion jaune de la **Consolidated Paper Corporation**, qui devait partir dans une couple d'heures pour le Brown, et le chauffeur nous accepta comme compagnon. Le véhicule était chargé de cinq tonnes d'essence, contenue dans des barils d'acier, et quelques centaines de livres additionnelles ne comptaient pas. Dans les côtes impossibles dont se compose aux trois-quarts la route du Lac Brown, le camion avançait pouce par pouce, attelé sur le boeu, comme il sied de dire en langage forestier. Le boeu est à toute épreuve. Aucune montée ne saurait l'arrêter.

Le lundi, les bûcherons retournant aux Chiennes, où les opérations forestières commençaient, je rencontraï dans la cour du Brown le sous-entrepreneur Lorenzo Bordeleau, que je connaissais depuis plusieurs années. Après les salutations d'usage, le récit en bref de nos aventures récentes, Bordeleau me raconta que trois de ses hommes avaient eu une fière peur, quelques jours plus tôt.

Ils travaillaient à l'ouverture d'un chemin, à quelques milles du poste des Chiennes, et s'étaient tentés près d'un lac. Un matin, comme ils préparaient leur déjeuner, ils virent soudain rouler vers eux, à une vitesse vertigineuse, un bolide poilu qui se composait d'un ours, d'une femelle d'orignal et de son veau, et faisait un tapage de tous les diables.

La masse des trois bêtes se dirigeait en droite ligne vers les terrassiers, mais elle obliqua à un moment, sans raison apparente, et s'alla jeter dans le lac, où la bataille continua. Naturellement, elle se termina par la mort du jeune orignal. Celui-ci avait été attaqué par l'ours, et la mère l'avait défendu.

au risque de sa vie, dans un véritable corps-à-corps. Une fois de plus, la famille des orignaux était réduite d'une unité.

Les scènes de cette sorte, voulues par la double loi de la lutte pour l'existence et de la survie des plus aptes, se répètent à l'infini dans les profondeurs des bois. L'équilibre des forces l'exige, et il n'en résulterait aucun inconvénient, dans une nature inviolée. Mais dans la forêt fréquentée par l'homme, qui ajoute ses déprédations à celles des grands carnassiers, cet état de choses ne peut ne pas compromettre le maintien de certaines espèces, décimées par des ennemis autres que naturels. L'homme tuant l'orignal en même temps que l'ours et le loup, le jour est à prévoir où disparaîtra le cervidé unique qu'est l'élan d'Amérique ou orignal, roi de la forêt laurentienne. Si l'homme contribue à détruire, il importe qu'il aide à conserver par les moyens que suggèrent la science, l'étude, l'expérience.

Il circule à propos de l'ours noir ou brun, qui sont de même lignée — la différence de coloration n'étant qu'affaire de pigmentation — un nombre incroyable de faussetés, de préjugés et de légendes. Ces histoires d'hommes attaqués ou poursuivis par des ours, d'enfants dévorés, d'ours s'introduisant dans les locaux où dorment des chasseurs, sont des contes à dormir debout. Comme le loup, l'ours n'est dangereux qu'en défense, quand il est attaqué ou se croit en danger, et que s'imposent à lui les réflexes visant à préserver sa peau ou celle de ses jeunes.

De sa nature, l'ours est craintif et timide. Il est myope, distingue mal les objets à distance, mais il est servi par une oreille très sensible et entend venir à un mille. Dans un chemin de portage, au plus creux de la forêt, il est rare qu'on rencontre un ours. Il peut y en avoir deux ou trois autour de vous, cachés dans les fourrés, qui vous regardent passer, car l'animal est curieux comme une commère et ne veut rien ignorer des événements autour de lui. La nuit, il s'approchera des camps, s'emparera de poissons accrochés à un arbre,

de vivres laissées à traîner, mais il se tiendra loin d'une tente ou ronflent des humains.

Au vrai, il n'y a aucun danger à circuler en forêt, même sans armes. Ni de la part des loups, ni de celle des ours. Pourquoi alors, quand nous partons, apportons-nous un revolver ou une carabine, ou les deux? Pour n'être pas pris au dépourvu. Vous enjambez un corps mort, un arbre renversé en travers d'un sentier, et pouvez tomber entre les pattes d'un ours endormi derrière, qui ne vous a pas entendu venir. Il se dresse pour livrer bataille, croyant à tort ou à raison que vous vous le représentez transformé en descente de lit. Il va défendre sa vie et il importe que vous puissiez défendre la vôtre. Une arme est alors utile, à la condition de savoir s'en servir, et vite. Une aventure du genre est toujours possible.

Une femelle accompagnée d'oursons offre-t-elle plus de danger qu'un mâle solitaire? Oui et non. De sa nature, la mère a l'instinct de défendre ses jeunes et elle ne faillira pas à ce devoir, si les circonstances l'y obligent. Que vous vous trouviez en présence d'une ourse et de sa famille, qu'arrive-t-il d'ordinaire? La mère déguerпит, aussi vite que ses pattes le permettent, et les petits grimpent à un arbre. Ils n'en descendront qu'à son retour, avec son approbation. Ne vous avisez pas de couper l'arbre pour capturer les oursons, ou de les molester de quelque manière. Ils se mettraient à crier et pleurnicher et la mère furieuse, cachée dans un fourré, derrière un pan de rocher, accourrait à leurs secours. Il ne serait pas bon alors de se trouver à portée de ses formidables pattes de devant, qui peuvent vous expédier un homme dans l'autre monde en quelques secondes.

L'ours est-il lourdaud, pataud, lent à se remuer, comme le peuvent faire supposer son poids et sa corpulence? Si vous le croyez, vous êtes victime d'une illusion. L'animal est au contraire agile et rapide, plus rapide que ne le croient la majorité des gens. En automobile, il m'est arrivé d'en apercevoir un sur la route et d'appuyer sur l'accélérateur, pour connaître ses réactions. Il pouvait disparaître d'un saut dans

la forêt, mais il préféra courir devant la voiture, à une vitesse de vingt-cinq milles à l'heure. Il disparut à un tournant, qui m'obligeait à appliquer les freins. D'autres disent qu'ils suivirent aussi des ours à quarante milles à l'heure, mais je n'ai pas été à même de vérifier.

En plein bois, il est rare qu'on entende marcher un ours, qu'une branche morte ou une brindille craque où il met le pied. Il peut y en avoir une demi-douzaine à vingt pas, cachés par les broussailles, qui vaquent à leurs affaires sans que vous puissiez de quelque façon soupçonner leur proximité. A quoi tient cette particularité de l'animal, de se déplacer sans qu'aucun bruit le trahisse? J'en parlai un jour à Lemieux, qui répondit à peu près ceci :

—Que l'ours soit plus silencieux dans le bois qu'une autre bête sauvage, c'est vrai et ce n'est pas vrai. Il faut savoir que l'animal, vivant de chasse continuelle, passe sa vie dans un territoire donné. Il ne le quitte jamais, à moins d'en être expulsé, disons par le feu, ou par la rareté subite de la nourriture. Dans son domaine, il a ses sentiers, comme l'homme à les siens pour circuler en forêt. Mais il est rusé, il ne doit pas effaroucher sa proie, et il met toujours la patte au même endroit au cours de ses tournées, dans le secteur qui lui est familier. Les branches mortes qui avaient à craquer ont craqué une fois sur son passage, et c'est fini. L'ours mettra dès lors le pied dans sa trace et il n'en dévie pas. Si un ours se trouvait transporté, du jour au lendemain, dans un territoire nouveau pour lui, il y ferait autant de tapage qu'un autre animal, mais moins que l'homme, qui n'a pas aussi poussé que lui l'instinct de conservation.

On sait que l'ours est un hibernant. Il dort l'hiver dans une caverne, ou enfoui dans un trou, sous les racines protectrices d'un arbre à demi renversé. Il ne sommeille pas profondément, s'éveille même à la moindre alerte. C'est pendant cette période d'hibernation que la femelle met bas, entre les mois de janvier et mars. Sa famille se compose d'un à quatre rejetons, mais plus habituellement de deux. Ils arri-

vent en ce monde presque nus, sans dents, les yeux fermés comme ceux de chatons domestiques ou de lapereaux.

Détail curieux, l'ours est de nos animaux celui dont les enfants sont les plus petits à la naissance, eu égard au poids de la mère. Un ours ordinaire pèse de 200 à 400 livres, à l'âge adulte. Or, un ourson nouveau-né pèse de huit à dix-huit onces. Il n'est guère, en somme, plus gros qu'un rat. Pourquoi ce caprice de la nature? Il n'y a pas là caprice, mais prévoyance. Si l'ours ne mange pas durant l'hibernation, ses jeunes ne peuvent comme elle se passer de nourriture. Elle les allaite donc au moment où elle ne se nourrit pas elle-même, ce qui serait impossible s'il lui fallait fournir à chacun des repas abondants, proportionnés à une taille exigeante.

HARRY BERNARD.

MONTREAL CAMPING ENR'G

7981, rue ST-DOMINIQUE, MONTREAL 10

TENTES FRANÇAISES
SACS DE COUCHAGE

TOUT POUR LE CAMPING MODERNE

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE '63

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____